

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 5 JANVIER 1889

SOMMAIRE

TEXTES : Chronique : Le gâteau des Rois, par Fulbert Dumonteil.—Fantaisie, par L. Gougeon.—Les cloches, par Gaston P. Labat.—Nos sympathies, par Irène.—Musique.—Poésie : Sonnet, par Jean Frémy.—Tout en causant, par J. A. Massicotta.—Sur la plage, par Pierre Jos.—Éty mologie, par Hector Servalec.—Usages et coutumes, par Ann Seph.—Carnet de la cuisinière.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Guet-Apens (suite.)

GRAVURES : Les Rois en famille : Le roi boit !—Lettre à une absente (avec encadrement).—Musique : L'alouette.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

CINQUANTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le cinquante-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de Décembre), aura lieu SAMEDI, le 5 JANVIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

JOUR DE L'AN

A l'occasion du nouvel an, LE MONDE ILLUSTRÉ offre à ses nombreux lecteurs l'expression de ses meilleurs souhaits de bonheur et de prospérité.



LE GATEAU DES ROIS

Te souviens-tu, Gatiennne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ?

Tu avais douze ans, ma chère cousine, et j'en avais treize. Nous étions venus, chacun de notre côté, tirer les Rois chez tante Rose, l'aimable vieille à la tête branlante, ridée comme une pomme reinette.

N'est-ce pas, Gatiennne, que tante Rose était un cordon-bleu sans rival ? Te rappelles-tu ses pâtés fameux et ses daubes savoureuses, tout noirs de truffes odorantes, et ses merveilleuses dorées qui s'allongeaient en spirales capricieuses comme les cornes d'un bélier chinois ou qui ressemblaient dans leur large plat d'étain à d'énormes scarabées ?

Comme il y avait beaucoup d'invités à ce jour de fête, nos coudes et nos couverts se touchaient, et nos cœurs étaient si voisins qu'ils semblaient battre ensemble.

T'en souviens-tu, Gatiennne, t'en souviens-tu ?

Tu portais une belle robe à fleurs bleues, des manches bouffantes et une croix d'argent. J'avais chaussé mes premières bottes, et je cachais des cigarettes dans la coiffe de mon béret maron.

Au dessert, tante Rose, grave et solennelle, apporte sur la nappe blanche le Gâteau des Rois, et un cri d'admiration part aussitôt de toutes les bouches pleines.

C'était un massépain superbe, une imposante citadelle artistement vernie au jaune d'œuf, embellissant la fleur d'oranger.

Le couronnement du gâteau surtout était d'une magnificence prodigieuse. Cette architecture culinaire représentait tout bonnement l'étable de Bethléem.

Les trois mages étaient en sucre ainsi que la Vierge et l'Enfant Jésus, ainsi que l'âne et le bœuf, ainsi que la crèche divine et l'étoile d'Orient qui se balançait, pastille blanche, au bout d'un fil d'or.

Te souviens-tu, Gatiennne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ?

* * *

Tante Rose distribue les parts et je grille d'avoir la fève pour faire de toi ma reine, chère cousine. Mais c'est mon père qui devient roi et tante Rose partage sa couronne de gala.

Du gâteau, il ne reste bientôt plus qu'un débris majestueux, qu'un pan de muraille jaune comme l'or et parfumé comme la rose. Je me trompe : il reste le couronnement de l'édifice, l'étable tout entière avec la crèche divine et les trois Mages agenouillés.

C'est surtout cette sucrerie biblique qui excite nos convoitises, car tu étais gourmande comme une pie, ma chère Gatiennne, et je mangeais comme un laboureur.

Déception cruelle ! Tante Rose enleva le gâteau et, le plaçant devant le vieux buffet de chêne :

— Ça, dit-elle, c'est la part de monsieur le curé que la goutte retient dans son fauteuil.

Comment ! ces beaux mages en chocolat, cette crèche en sucre, cette étable qui embaume la vanille, tout cela pour M. l'abbé Fredouille, un homme de six pieds aussi gros que grand ! C'était trop injuste. Nos regards se rencontrèrent indignés désempés, et la rage emplit mon jeune cœur en voyant une larme couler de tes beaux yeux sur ta joue vermeille.

Te souviens-tu, ma pauvre Gatiennne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ?

* * *

A chaque extrémité du long corridor, une chambrette nous attendait. On nous envoya dormir juste au moment où commençaient les jeux et les chansons. Nous nous séparâmes bien tristes, ma chère cousine, en jetant un regard douloureux sur le buffet de chêne où les Mages adoraient Jésus.

Mais voici qu'au milieu de la nuit je me réveille en sursaut, croyant voir l'étoile miraculeuse qui se balance ironiquement au bout de son fil doré.

Tout doucement je m'habille et je descends dans la salle à manger. Voici le buffet, je l'ouvre, une main arrête mon bras.

— Que fais-tu là, dis ?

— Rien, Gatiennne ; je venais voir.

Tu souris et tu me passes les deux cornes du bœuf. J'en prends une, tu croques l'autre. C'est ensuite le tour des oreilles de l'âne, et j'avoue qu'elles étaient exquisées.

— Attaquons les Mages ! dis-je bravement.

Je t'offre Melchior avec sa barbe blanche et son turban vert, tandis que je suce Hyrean comme un simple sucre d'orge.

Reste le troisième Mage, Joël, un peu dur, un peu sec mais admirablement praliné. Nous le cassons en deux ; il a disparu avec son manteau de pourpre et son bonnet pointu. J'ai appris plus tard que c'était un Persé. Excellents, les Perses !

* * *

Pourquoi se gêner avec saint Joseph ? Il a l'air si bon ! Croquons saint Joseph. Voilà qui est fait. Il embrumait le citron.

Quant à la Vierge, elle est si blanche, si douce,

si résignée qu'elle nous semble irrésistible. Deux, trois, quatre coups de dents, et elle disparaît.

Que saurait faire l'Enfant Jésus sans sa mère ? Faut-il le laisser là abandonné sur la paille ? Qui donc aura soin de lui ? Ne serait-il pas cent fois mieux avec ses parents ? Délicieux, l'Enfant Jésus.

Il n'y a plus que la crèche. Mais, qu'est-ce qu'une crèche sans Dieu ? Ce fut toi, Gatiennne, qui croqua le râtelier et moi qui dévorai l'étable.

Pauvre abbé Fredouille !

Plus rien à se mettre sous la dent. Toute l'adoration y avait passé. Nous gagnâmes nos chambrettes à pas de loup pour nous endormir du sommeil du juste.

* * *

Le lendemain, grand émoi dans la maison. Tante Rose, ne pouvant expliquer le départ des trois Mages et la disparition de l'étable, s'en alla trouver l'abbé Fredouille en criant au miracle.

Le miracle n'était pas là, mais ailleurs, assurément. En nous retirant d'un pas léger, ma petite cousine glissa sur une marche. Je la reçus dans mes bras et, sur ses lèvres qui sentaient la vanille, je déposai, tout troublé, mon premier baiser d'amour.

Te souviens-tu, Gatiennne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ?

FULBERT-DUMONTEIL.

FANTAISIE

L'ANGLAIS, qui habite une île, peut y chercher ses misères. Aussi, il en profite tout naturellement. Car quel Anglais n'utilise pas ses avantages ?

Il sort cependant de son île. Le climat y est désagréable, et il aime à se mettre en villégiature sur le continent, en France ou en Italie. Comme ce sont les riches qui peuvent le faire, on ne voit que ceux-là ; les pauvres restent chez eux ou émigrent aux colonies.

Ce sont des lords, des princes, les premiers personnages qui voyagent ordinairement en Europe, entourés de tout le prestige que donnent l'or et l'argent. L'Anglais paraît ainsi mieux au dehors qu'il n'est en réalité dans son île. Le côté brillant seul de la médaille luit aux regards, et on n'aperçoit pas le vert de gris du revers, l'autre côté de la Manche.

Le touriste anglais qui voit, comme de raison, du pauvre monde, des gens qui travaillent, qui gagnent péniblement leur vie, pense avoir droit de mépriser les peuples chez lesquels il passe. "Les Anglais ne sont pas comme cela ; ils sont tous gentlemen," semble-il dire. Il prend un air plein de morgue, et de là ce dicton : les Anglais sont hautains envers les étrangers.

Traversant le continent comme des rayons d'or, ils veulent faire croire que l'Angleterre est un soleil.

Ne les écoutons pas ; mais considérons un peu ce qu'est le peuple anglais.

Possédant une grande partie du globe terrestre, étendant au loin son commerce, alimentant aisément ses nombreuses manufactures, il se trouve à être le peuple le plus pauvre de l'Europe ; ayant une forme de gouvernement libre, "la célèbre constitution britannique," il est vraiment esclave, attaché à la glèbe et tout tremblant sous la menace du glaive autoritaire.

Il se proclame vertueux quand il n'est souvent, dans ses hautes sphères, qu'un sépulcre blanchi ; civilisateur quand, dans ses basses classes, il est aux trois quarts barbare ; humanitaire, quand il opprime odieusement l'Irlande, déracine toute une nation, la nation acadienne, du sol de la patrie, et déclare la guerre à la Chine pour la contraindre d'acheter l'opium qui l'avilit ; généreux quand, par exemple, en Canada, il pend les patriotes qui lui ont arraché nos libertés.

"Ile fortunée par-dessus toutes les terres !" s'écrient ses poètes. Et on fuit tant qu'on peut, le riche, ses brouillards et sa fumée, et le pauvre la vie misérable qu'il y mène : de là le secret pour l'Angleterre d'étendre sans fin ses colonies et d'en faire presque l'unique objet de sa politique.